

là dans une situation tragique : avec leur cœur flamand, devoir combattre *contre la Germanie, sous le commandement du général français Foch !*

On ne peut imaginer quelque chose de plus terrible, et **nous nous demandons comment se produira la délivrance ?**

La Flandre vit maintenant le moment le plus poignant et sans doute le plus tragique de son histoire. Luc.

III. **Le 12 mai 1918**, c'est-à-dire, quelques jours après la désertion à l'ennemi des délégués du frontpartij et après leur réception officielle au Conseil de Flandre (en présence du chef du service d'espionnage de la 4^e armée Allemande, le **Hauptmann Staehle**, et du chef de la section politique, le **D^r Osswald**), **Borms**, au cours d'une conférence à Cologne, disait : « **Nous n'avons qu'un seul désir : c'est que l'armée allemande victorieuse parvienne à percer, à séparer des Alliés notre armée belge, et puisse sauver la Flandre. NOUS SAVONS QUE TEL EST EGALEMENT L'ÉTAT D'ESPRIT DES SOLDATS BELGES.** Nous espérons que la frontière germanique atteindra Duinkerke. Nous nous chargerons alors de la sécurité du germanisme dans la mer du Nord, sur l'Escaut et sur la Meuse ».

* * *

Le service allemand de propagande flamande au front belge.

« *Notre propagande flamande avait commencé à prendre dans l'armée belge. Il nous arrivait assez souvent des déserteurs dont les témoignages montraient que le mouvement flamand diminuait l'hostilité de l'armée belge à notre égard* ».

Erich LUDENDORFF,
premier quartier-maître général
des armées allemandes.

« Souvenirs de guerre », p. 257.

Voici un article paru dans le « Petit Parisien » du 15-6-1918. Les instructions allemandes dont il est question ici sont à peu près les mêmes que celles qui furent adressées plus particulièrement par l'Etat-Major Général au service d'espionnage de la 4^e armée allemande en vue de la propagande flamande au front belge.

Les vaines manœuvres pour affaiblir le moral des troupes alliées.

Suivant leur habitude, les Allemands n'hésitent pas à se servir de toutes les armes pour essayer de vaincre l'opiniâtre résistance que leur opposent les Alliés.

Le document suivant en étale la preuve dans toute sa hideur morale :

» Comme suite à l'ordre téléphonique Geroch n° 2.089, il est indispensable d'intensifier avec efficacité la propagande auprès de l'armée ennemie. Le but de cette propagande est d'obtenir des renseignements sur l'armée ennemie et d'essayer de la désorganiser. Elle doit s'effectuer de deux façons :

1) En jetant dans les tranchées ennemies des journaux et des manifestes destinés aux éléments intelligents ;

2) En persuadant les troupes ennemies par la propagande orale qu'il faut faire la paix.

A cet effet, il faut rechercher les officiers, sous-officiers et soldats qui paraissent les plus aptes à remplir cette mission de propagande, et choisir des postes de prise de contact avec l'adversaire. Ces postes doivent être placés sous la direction du commandant de compagnie, lequel séjournera dans la position de première ligne. On choisira les points d'où l'on peut le plus facilement lancer des journaux et des proclamations. Sur ces points, on s'efforcera d'établir le contact avec l'ennemi par le moyen de nos interprètes, et si l'ennemi y consent, on fixera une heure pour les pourparlers à venir.

Il est ordonné d'avertir immédiatement par téléphone le chef du bureau des renseignements de la division de toute prise de contact. Celui-ci a seul le droit de diriger les pourparlers d'après les instructions reçues. Il est rigoureusement interdit à nos soldats d'entrer en relations avec l'ennemi, à l'exception de ceux auxquels la mission en a été confiée, de crainte que l'adversaire ne puisse tirer parti de leur ingénuité.

Les commandants de compagnie doivent, avant tout, préciser où les soldats ennemis ont reçu des journaux, les endroits où ces journaux ont été pris ouvertement et sans difficulté, ceux où l'ennemi s'est montré hostile ou réservé à la propagande. Il y a lieu d'éviter les endroits où existent des postes d'observation pour l'artillerie, car il pourrait s'y trouver des officiers français.

Dans ces tentatives de prise de contact avec l'ennemi, le succès dépend de l'habileté avec laquelle on opère. Il ne faut pas appeler l'ennemi qui est peureux de sa nature en poussant des cris. On ne réussirait qu'à faire donner l'alarme à toute la position. On obtient de bons résultats par des appels sur un ton amical indiquant des sentiments de camaraderie, par des offres de tabac et par des promesses de ne pas tirer si la conversation s'engage. Le tabac, dans ce but, sera fourni par le commandant de compagnie.

Chaque jour, à 20 heures, le commandant de compagnie doit transmettre directement à l'officier du bureau des renseignements un rapport sur la propagande effectuée dans la journée.

Ce rapport doit contenir les indications suivantes :

1) Où et quand les journaux ont-ils été lancés ou livrés dans les tranchées ennemies ?

2) L'ennemi les a-t-il ramassés ?

3) A-t-on essayé d'entrer en relations avec l'ennemi ?

4) Avec qui a-t-on pris contact : officiers, sous-officiers ou soldats ?

5) Tous les renseignements autres sur la conduite de l'ennemi à ce sujet.

En même temps, nos interprètes devront envoyer à l'officier des renseignements un rapport détaillé sur les conversations qu'ils auront eues avec l'ennemi pendant les 24 heures.

Les positions où une propagande sera en cours devront être épargnées par notre artillerie. Elles ne seront bombardées qu'en cas d'attaque. Les commandants de compagnie indiqueront à nos batteries quelles sont ces positions.

L'ennemi est perfide et sans honneur. Il faut par conséquent prendre garde qu'il peut tenter de tuer nos propagandistes ou de les faire prisonniers. Ceux de nos soldats qui sortiront des lignes pour porter des journaux et des opuscules dans les tranchées de l'adversaire seront avertis de cette éventualité. Pour les protéger, il est nécessaire de constituer avec soin des détachements spéciaux qui monteront la garde dans nos tranchées de première ligne et seront prêts à tirer sur l'ennemi. Mais le feu ne pourra être ouvert que sur l'ordre du commandant de compagnie chargé de diriger les relations avec l'ennemi. »

* * *

Nous avons eu l'occasion, dans la 4^e partie, de parler du rôle des « **officiers de renseignements** » (**Nachrichtenoffiziere**) — plus particulièrement de l'« officier de renseignements Berlin », vu que les prisonniers n'avaient affaire qu'à lui. Nous devons en reparler ici plus longuement.

Aux troupes belges, et à une partie des troupes anglaises à la droite des nôtres, était opposée la **quatrième** armée allemande, dont le commandement général (*ArmeeOberKommando 4. Armee*, **A. O. K. 4.**) était installé à Roubaix, et dont le chef était, au moment où nous avons à nous en occuper, (c.-à-d. vers Mai 1918) le lieutenant-général Sixt von Armihn.

Le **N. O.** (officier de renseignements) de l'A. O. K. 4, le **Hauptmann STAEHLE**, avait sous ses ordres la gendarmerie et la police secrète de campagne, le bureau des passeports, les « *Melde-Amt* » et les « *Arbeiter-Amt* » de la 4^e armée.

Toutefois, il ne s'en occupait que très indirectement ; il en était plutôt le chef honoraire. Le but principal du N. O. était 1) de **recueillir des renseignements d'ordre militaire** et 2) de mener une **propagande apte à affaiblir le front adverse**.

Le **N. O.**, installé dans un des immeubles réservés à Roubaix à l'**A. O. K. 4**, notamment au n^o **21** de la **rue de Barbieux** (retons cette adresse), avait à sa disposition une vingtaine de soldats chargés du contre-espionnage, qui sillonnaient continuellement la région en bicyclette. Il disposait encore personnellement de quatre interprètes. Un de ceux-ci s'occupait principalement de la lecture des journaux ennemis et neutres, dont il traduisait — verbalement ou par écrit, selon l'importance — les articles d'ordre militaire ou politique (e. a. concernant la question flamande).

Chaque rapport ayant de l'utilité pour l'armée allemande était multiplié ; un exemplaire en était envoyé respectivement au G. Q. G. (Grand Quartier Général), au N. O. naval de Hambourg, au N. O. Berlin, au commandement de l'aviation, à l'« *Akonach* » (*Arendt-*

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.